Titre : **COMMENT ON EXECUTAIT « UN COUP DE MAIN » EN 1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Organisation**
Auteur : **R. LORTAC**	Origine : **Document personnel**
Référence : **PARTOUT MAGAZINE** **10ème ANNEE** **N° 477** **14 JANVIER 1940**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **Septembre 2010**

Ancestramil

COMMENT ON EXECUTAIT
« UN COUP DE MAIN »
EN 1918

On a souvent parlé, dans les communiqués officiels et aussi dans les nombreux articles de journaux qui commentent ces communiqués, des « **coups de main** » exécutés par nos soldats.

Le but de ces coups de main est de faire des prisonniers pour tâcher d'obtenir des renseignements sur les effectifs de l'ennemi, sur les corps de troupes occupant le secteur etc.

Le public ignorant en général la façon dont sont conduites ces opérations de détail, d'une importance capitale cependant quelquefois, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur en expliquant le mécanisme. La censure ne nous permettrait pas de d'écrire les moyens mis en jeu actuellement, mais il nous est possible d'exposer dans le détail ce qu'était un « coup de main » **en 1918**. Disons qu'en principe tout se passe aujourd'hui de façon analogue, à la différence près des armements et de diverses innovations récentes.

Au début de la guerre de 1914, quand l'état-major voulait se procurer des prisonniers, on faisait appel, pour aller en chercher, à des volontaires, qui se présentaient toujours plus nombreux qu'on n'en avait besoin. Mais on se rendit rapidement compte que les groupes ainsi réunis au hasard des bonnes volontés et lancés au petit bonheur sur les tranchées d'en face manquaient d'entraînement et de cohésion. Petit à petit aussi, l'expérience permit de dégager, de préciser une méthode propre à obtenir le maximum d'efficacité avec le minimum de pertes.

Et, dès 1915, le haut commandement, songea à créer des unités spéciales qui reçurent le nom de « **groupes francs** » et de « **grenadiers d'élite** ».

Il y en avait une par régiment, ou par bataillon lorsqu'il s'agissait de chasseurs à pied. L'effectif ne comprenait guère que vingt-cinq hommes divisés en quatre groupes, chacun sous les ordres d'un caporal et d'un sous-officier. Tous volontaires, triés sur le volet et mis sous le commandement d'un officier intrépide, résolu à payer sans cesse de sa personne.

La sélection était sévère. Ce chef choisissait son monde parmi les plus jeunes et les plus « culottés ». Il voulait des gars costauds et prêts à tous les « **coups durs** » : muscles de fer, âme d'acier ! Il leur faisait, au repos, un entraînement sportif intense : culture physique, au grand air, le torse nu, même en plein hiver, selon la méthode **HEBERT**. Football, saut à la perche et, surtout, course de vitesse, nous verrons tout à l'heure pourquoi. Puis, lancement de la grenade, chaque candidat devant envoyer son projectile à 40 mètres. En fin, tir au revolver, avec des primes décernées aux plus adroits.

Les avantages offerts étaient de ceux que les troupiers apprécient particulièrement. Le groupe, en dehors de cet entraînement quotidien et purement sportif, « coupait » à l'exercice et à certaines corvées. Les hommes jouissaient d'une grande liberté. Leurs cantonnements étaient, chaque fois que possible, choisis parmi les meilleurs. Faisant popote à part, ces privilégiés, bénéficiaient d'une cuisine soignée (rappelons qu'en 14-18 nos soldats n'étaient pas toujours gâtés sous le rapport de la nourriture…) On les autorisait à porter les cheveux longs : « exempts de tondeuse » ! Vous vous rendez compte : quel signe d'indépendance ! Plus de

(rifs passés au papier de verre » ! « Il y a mèche ! » disaient orgueilleusement ces poilus intégraux.
En un mot, on les considérait, avec raison, comme des « pur sang » ayant droit à des soins et des égards spéciaux. Au repos, on s'efforçait de leur procurer un certain confort afin de les maintenir en bonne santé physique et morale.

Quand un coup de main était décidé par le haut commandement, le chef du groupe franc se rendait en première ligne pour étudier le terrain et arrêter son plan d'attaque. Par la suite, il remontait à l'endroit choisi et, en compagnie de son effectif au complet, il procédait à une sorte de répétition générale.

Ayant sous les yeux le plan exact du secteur, dressé par le canevas de tir ou le bureau topographique divisionnaire d'après photos d'avion, il exposait à ses hommes le but à atteindre, les moyens adoptés pour y parvenir et expliquait à chacun, dans le plus grand détail, le rôle qu'il aurait à jouer personnellement. Il désignait le point de la tranchée française d'où l'on devrait partir, le petit poste boche qu'il s'agissait d'atteindre, l'emplacement des mitrailleuses ennemies déjà repérées etc.

Quand tout le monde s'était pénétré du « scénario », on se reposait, complètement, la veille de l'action : alcools interdits, obligation de dormir, pour avoir les muscles et les nerfs intacts. Imaginez des champions, la veille d'un grand match, jalousement surveillés par leur « manager ».

Pendant qu'ils dormaient, l'artillerie entrait en danse : il n'était pas rare, pour permettre à cette poignée d'hommes d'attaquer efficacement, que l'on déclenchât une préparation d'artillerie de plusieurs heures, pilonnant les tranchées ennemies, détruisant les nids de mitrailleuses, et ne respectant que le petit poste à enlever –il fallait y prendre le Boches vivants !

Les grenadiers d'élite, pour avoir leur liberté d'allure, attaquaient sans sac, souvent même sans fusil. Seulement une musette garnie de grenades et un revolver.

A l'heure « **H** », le chef du groupe franc donnait le signal et s'élançait le premier à l'assaut. C'était alors une véritable course de vitesse, où l'on recueillait les fruits de l'entraînement. Il fallait franchir le plus rapidement possible le terrain découvert : notre artillerie allongeait son tir au fur et à mesure de l'avance de ces vingt-cinq hommes qui couraient à perdre haleine, précédés par un terrible rideau de feu mouvant, le but étant de surprendre l'ennemi avant qu'il ait soupçonné l'approche des nôtres.

Parfois, une mitrailleuse se démasquait soudain, fauchant les assaillants en pleine course. Mais, le plus souvent, le groupe entier parvenait aux lignes allemandes sans avoir essuyé un coup de feu.
Sautant alors dans la tranchée ennemie, ils surprenaient les guetteurs knockoutés par ce long bombardement, puis, menaçant de leurs grenades les occupants des abris, ils les faisaient sortir un à un et, obligeant ces prisonniers à prendre le chemin de nos lignes, ils les ramenaient grand train.

Quand les Allemands, abrutis par les effets de notre artillerie, étaient brusquement surpris par l'irruption des assaillants, toute l'affaire était liquidée en dix minutes, et quelquefois le groupe revenait au complet. Parfois aussi, hélas ! Quelque mitrailleuse boche insoupçonnée,

Ancestramil

soudainement démasquée, quelques Allemands restés indemnes dans la tranchée après le départ des nôtres leur tiraient dans le dos durant leur course de retour vers nos lignes. Et, en pareil cas, le groupe perdait, en quelques instants, la moitié ou les trois quarts de ses effectifs..

Rentrés au bercail, on se comptait. Si l'on était tous présents, la joie était complète. Mais, qu'ils fussent tous sains et saufs, ou cruellement décimés, ces héros, qui totalisaient un nombre impressionnant de légions d'honneur et de croix de guerre, recevaient, en juste récompense de leur bravoure, non seulement des citations nouvelles, mais aussi une permission de détente. Car leur héroïsme permettait bien souvent à nos états-majors d'obtenir des renseignements d'une utilité inappréciable, soit grâce aux révélations faites par les prisonniers, soit même par le seul numéro de régiment marqué au revers des capotes d'ennemis.

Nous savons qu'aujourd'hui ces méthodes ont été encore perfectionnées. Et nous savons aussi que les intrépides grenadiers d'élite des groupes francs d'à présent égalent déjà et égaleront encore, dans l'avenir, la valeur de leurs aînés.

****

Ancestrami